

Spartacus
La restauration
Spatacus, Stanley Kubrick, États-Unis, 1960, 196 minutes

André Caron

Number 153-154, September 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50294ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron, A. (1991). Spartacus : la restauration / *Spatacus*, Stanley Kubrick, États-Unis, 1960, 196 minutes. *Séquences*, (153-154), 66-69.

SPARTACUS

la restauration



Après s'être acharné pendant cinq ans à rapiécer l'imposant *Napoléon* d'Abel Gance et avoir passé trois ans à redonner sa vigueur originale au *Lawrence of Arabia* de David Lean, Robert A. Harris et son équipe poursuivent leur excellent travail de restauration en s'attaquant cette fois à la spectaculaire superproduction de Stanley Kubrick, *Spartacus*. Dès 1989, au moment de la sortie de *Lawrence*, Harris professait le désir de remonter *Spartacus* dans sa version originale de 196 minutes sur pellicule 70mm et son stéréo. Dix-huit mois et un million et demi de dollars plus tard, Harris a encore une fois réussi.

On peut cependant se demander si *Spartacus* méritait vraiment autant d'attention. Ce n'est certainement pas le film le plus important de Stanley Kubrick (ce dernier en renie toujours aujourd'hui la paternité) et, contrairement aux 35 minutes retrouvées de *Lawrence*, seules quatre minutes sont réinsérées dans *Spartacus*, ce qui ne change que très peu l'appréciation que l'on pouvait se faire du film auparavant. Il ne s'agit après tout que d'un péplum typique des années 50/60, avec sa part de lourdeurs et de longueurs, de bons sentiments et de pathos, de musique pompeuse ⁽¹⁾ au thème romantique démodé et redondant. Le scénario conventionnel proclame une idéologie américaine à peine voilée, *Spartacus* prenant même la posture de la Statue de la Liberté lorsqu'il s'adresse à son armée d'esclaves!

Néanmoins, il s'agit d'un Kubrick, ce qui n'est pas à négliger. Au rythme auquel cet homme réalise (*Full Metal Jacket* remonte à 1987), il faut prendre ce qui passe, que ce soit la réédition de 2001 sur vidéodisque ou la re-sortie d'un vieux film de trente ans! *Spartacus* mérite sa restauration ne serait-ce que pour le plaisir que procure son visionnement sur grand écran. En 1960, *Spartacus* représentait la production la plus coûteuse de son époque, avec un budget de plus de douze millions de dollars. ⁽²⁾ Elle fut la première à employer le procédé Super Technirama 70, qui utilisait au tournage un négatif 35mm défilant à l'horizontal dans la caméra, comme le système VistaVision, avec huit perforations par image. Une fois transférée sur 70mm pour la projection, cette image possédait un ratio 2,05:1 (soit, par exemple, un écran haut de trois mètres et large de six). De plus, la bande sonore regroupait six pistes magnétiques stéréophoniques. On a oublié aujourd'hui l'impact que pouvait engendrer un spectacle aussi grandiose que *Spartacus*, qui n'a rien à envier aux gros budgets actuels. Le film à grand déploiement a atteint son apogée au début des années 60 et *Spartacus* en constitue un des plus beaux exemples.

L'ampleur des moyens mis en oeuvre pour recréer la période romaine du dernier siècle avant Jésus-Christ étonne encore aujourd'hui. Le tournage se prolongea pendant 167 jours et employa 10 500 personnes. 27 tonnes de matériel historique (statues, meubles, équipement militaire) et 3 800 uniformes et costumes furent importés d'Italie. Bien que la majeure partie du tournage eût lieu aux Studios Universal à Los Angeles, les scènes concernant la villa de Crassus (joué par Laurence Olivier) furent filmées dans le



célèbre château de William Randolph Hearst, à San Simeon. La production se déplaça en Espagne pour chorégraphier l'affrontement final entre romains et esclaves. 8 000 soldats espagnols formèrent les vingt carrés de 360 légionnaires ⁽³⁾ qui nous permirent, une fois de plus, d'assister aux grandes manœuvres de la superbe armée romaine. Quant à la séquence d'ouverture dans les mines d'or de Libye, elle fut tournée à Death Valley en Californie par le réalisateur Anthony Mann avant que ce dernier ne fût congédié par Kirk Douglas, une semaine après le début du tournage, pour être remplacé par Stanley Kubrick.

En 1959, Kubrick a 31 ans. Ses quatre films précédents n'ont pratiquement rien rapporté, mais il jouit déjà d'un certain prestige dans le milieu et auprès des studios. Depuis la sortie de *Paths of Glory*, deux ans auparavant, il a développé plusieurs projets qui n'ont pas abouti. Il se voit même retirer la réalisation de *One-Eyed Jacks* après six mois de préparation, Marlon Brando ayant décidé de le réaliser lui-même. (Ironiquement, Kubrick a fait plus d'argent sur ce projet avorté qu'avec ses quatre autres films réunis: Brando lui a offert 100 000\$ de salaire!) Kubrick se retrouvait donc à ne rien faire. Aussi, lorsque Kirk Douglas fit appel à lui, il sauta sur l'occasion.

La paternité de *Spartacus* revient autant, sinon plus, à Kirk Douglas qu'à Stanley Kubrick. Douglas en était le producteur et la vedette principale, Kubrick, un simple employé. Le scénario, la distribution, les décors, les costumes, les repérages, tout était prêt avant son arrivée. Pour la première fois, Kubrick n'était pas maître à bord et il trouva l'expérience difficile. Par la suite, Kubrick s'assurera le contrôle total de tous ses projets. Il deviendra lui-même producteur, ira s'installer en Angleterre où il établira les bases de son empire personnel. Malgré l'amertume qu'il retient de cette période, Kubrick ne peut que reconnaître l'importance de *Spartacus* dans sa carrière. Grâce à la confiance de Kirk Douglas et au succès financier du film ⁽⁴⁾, Kubrick a pu s'offrir cette indépendance tant convoitée et réaliser les chefs-d'œuvre que l'on connaît.

Kubrick a cependant réussi à influencer suffisamment le tournage pour laisser sa marque sur l'entreprise. On reconnaît le style du réalisateur dans les séquences d'entraînement des gladiateurs, qui anticipent celles des soldats de *Full Metal Jacket*. On

SPARTACUS

Réalisation: Stanley Kubrick — **Scénario:** Dalton Trumbo d'après le roman d'Howard Fast — **Production:** Edward Lewis — **Images:** Russell Metty — **Montage:** Robert Lawrence — **Musique:** Alex North — **Son:** Waldon O. Watson, Joe Lapis, Murray Spivack et Ronadi Pierce — **Décors:** Alexander Golitzen et Eric Orbom — **Costumes:** Vallès — **Restauration:** sous la direction de Robert A. Harris — **Interprétation:** Kirk Douglas (*Spartacus*), Jean Simmons (*Gracchus*), Laurence Olivier (*Crassus*), Charles Laughton (*Gracchus*), Peter Ustinov (*Lentulus Batiatus*), Tony Curtis (*Antoninus*), John Ireland (*Crixus*), Woody Strode (*Draba*), John Gavin (*Jules César*), Nina Foch (*Helena*), Hebert Lom (*Figranes*) — **Origine:** États-Unis — 1960 — 1991 — 196 minutes — **Distribution:** Universal.

(1) Pas surprenant que Kubrick se soit passé des services d'Alex North pour 2001 - A Space Odyssey: sa partition pour *Spartacus*, bien qu'efficace, demeure envahissante et sans originalité notable, malgré l'utilisation d'instruments rares et anciens.

(2) Ironiquement, la firme MCA venait d'acquiescer les Studios Universal, producteurs de *Spartacus*, pour dix millions de dollars: Universal valait moins que sa production vedette!

(3) Un carré équivalait à une cohorte, 10 cohortes formaient une légion. Le déploiement tactique de l'armée romaine dans le film s'accorde parfaitement avec la réalité historique.

(4) *Spartacus* a récolté plus de treize millions de dollars durant sa première année d'exploitation.





y retrouve sa prédilection pour les combats singuliers avec les duels opposant d'abord Spartacus au colosse noir ⁽⁵⁾ (la caméra se trouve dans l'arène, tout près des gladiateurs, comme pour le match de boxe de *Barry Lyndon*), puis Spartacus et Antoninus à la fin. Kubrick confirme sa fascination pour les manœuvres militaires au déploiement géométrique, une imagerie que l'on revoit dans plusieurs de ses films (dès *Fear and Desire* jusqu'à *Full Metal Jacket*, en passant par *Dr. Strangelove* et, bien sûr, *Barry Lyndon* avec ses régiments britanniques rectangulaires).

Dès le début de *Spartacus*, Kubrick fait éliminer plusieurs pages de dialogues entre Kirk Douglas et Jean Simmons, ce qui rend leurs scènes communes plus fortes et plus visuelles. À la fin, Kubrick impose l'idée du duel à la mort entre Spartacus et Antoninus, le vainqueur étant condamné à périr crucifié. Cette géniale ambiguïté entre l'amour et la mort (Spartacus tue Antoninus parce qu'il l'aime) est ensuite amplifiée par les derniers mots de Varinia à Spartacus sur la croix « Meurs vite, mon amour » et signale l'ironie et le cynisme suprêmes si caractéristiques des œuvres kubrickiennes.

Et dire que ces dernières paroles de Varinia furent retirées de la version originale: les producteurs avaient gardé l'image, on voyait ses lèvres bouger, mais aucun son ne s'y échappait! Ne serait-ce que pour cela, il fallait restaurer *Spartacus*. Les différences entre les deux versions se révèlent presque toutes aussi subtiles et elles exigent beaucoup de perspicacité (et de visionnements!) pour les reconnaître. La version restaurée à sa durée originale d'avant la censure de 1960 compte 197 minutes réparties comme suit:

musique d'ouverture	5 min
première partie	103 min
intermission	2 min 30 s (approx.)
deuxième partie	84 min
générique de la restauration	2 min
Total:	196 min 30 s

Il y a donc 187 minutes de film restaurées, alors que la version tronquée à la télévision et sur vidéo cumule 183 minutes. ⁽⁶⁾ Les quatre minutes retrouvées comprennent les scènes et les plans suivants:

1. Quelques photogrammes supplémentaires, lorsque Crixus (John Ireland) tue son adversaire dans l'arène: on voit le couteau pénétrer dans sa poitrine.
2. Crassus reçoit une giclée de sang sur son visage après avoir transpercé la nuque du Noir de son glaive. (Deux plans)
3. Le plan où Spartacus tue un légionnaire dans une piscine durant la révolte est plus long.
4. La baignade de Crassus avec Antoninus s'allonge de deux ou trois minutes. Antoninus lave le dos de Crassus pendant que ce dernier lui demande s'il préfère les huîtres ou les escargots. La scène se termine lorsque Crassus, sorti du bain, enfle sa robe et avoue préférer les deux espèces. (Deux plans)
5. Au cours de la traversée de l'Italie, deux vieillards enterrent un bébé mort

- (5) Anthony Mann aurait eu le temps, paraît-il, de préparer ce combat avant de partir, mais son exécution revient entièrement à Kubrick, comme le prouve une séquence identique de *The Fall of the Roman Empire* réalisé par Mann et qui est filmée de façon totalement différente.
- (6) Lors de la re-sortie du film, en 35mm seulement, dans les années 70, Universal le fit remonter entièrement et le réduisit encore à 160 minutes. Les temps ont bien changé...

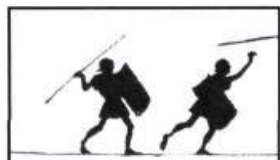
gélé. (Un plan)

6. Dans le camp des esclaves, plan de dépeçage d'un quartier de viande.
7. Dans l'affrontement final, Spartacus tranche le bras d'un romain et Crixus se fait transpercer par un glaive (quelques photogrammes pour chaque plan). Peut-être y a-t-il d'autres plans modifiés durant le combat, mais je ne peux l'affirmer.
8. Varinia baise les pieds de Spartacus crucifié et lui murmure: « Meurs vite, mon amour. Pourquoi ne meurs-tu pas? » (Ajout sonore seulement)

Comme vous pouvez le constater, les ajouts concernent surtout des moments de violence sanglante censurés à l'époque, l'enterrement du bébé sans doute jugé trop prenant et la fameuse scène de bain probablement considérée trop risquée. Pourtant, cette scène demeure essentielle à la compréhension du personnage de Crassus. Le sous-texte bisexuel de la référence aux huîtres et aux escargots permet de mieux saisir le discours de Crassus sur Rome, qui succède immédiatement à la scène du bain: Rome est une maîtresse qui ne demande qu'à être aimée et servie. L'homosexualité avouée de Crassus donne une justification supplémentaire à Antoninus de s'enfuir, car il craint pour sa virginité. Plus tard, l'échange entre Crassus et César aux bains publics (encore) prend une toute autre signification: Crassus fait la cour à César. On le voit, cette scène ⁽⁷⁾ était vraiment cruciale à la restauration de *Spartacus*.

Tel que remonté, *Spartacus* s'avère donc remarquable. On ne peut qu'imaginer ce que Kubrick aurait pu faire d'un sujet si proche de ses préoccupations, s'il en avait eu le contrôle absolu. Sans doute aurait-il éliminé (ou à tout le moins diminué) la relation amoureuse traditionnelle entre Spartacus et Varinia. Trop de scènes leur sont consacrées; ils ont encore trop de dialogues et le thème musical finit par agacer. Cette relation se révèle d'ailleurs l'élément qui détonne le plus des autres films de Kubrick. D'un point de vue kubrickien, la scène où l'on offre Varinia à Spartacus pour la première fois et qu'il s'écrie, indigné de se voir observé par ses geôliers: « Je ne suis pas un animal. » est tout à fait absurde. Spartacus n'aurait pas hésité à faire l'amour avec Varinia (après tout, cette histoire remonte à deux mille ans). Toutefois, ce qu'il y a d'intéressant dans cette scène, c'est la maturité surprenante qu'affiche Varinia (pour une fois, la femme ne crie pas et n'a pas

(7) Les éléments sonores de la scène ayant été détruits, et Lawrence Olivier étant décédé en 1989, Robert Harris a fait appel aux services d'Anthony Hopkins pour postsynchroniser la voix du grand acteur anglais. Tony Curtis, pour sa part, synchronise sa propre voix.



peur) et son évidente expérience sexuelle, alors que Spartacus est vierge. Cela démontre comment un bon réalisateur peut tirer quelque chose d'original (pour l'époque) d'une scène somme toute banale et conventionnelle.

Sans doute Kubrick aurait-il réécrit une bonne partie du scénario de façon à satisfaire son obsession légendaire du détail authentique. C'est d'ailleurs là son principale reproche au film. En 1972, il confiait à Michel Ciment: «Dans *Spartacus*, j'ai essayé de rendre l'histoire aussi authentique que possible. Je devais lutter principalement contre un scénario bête. L'une des différences essentielles entre le scénario et l'histoire réelle, c'est que, dans la réalité, Spartacus a conduit par deux fois son armée d'esclaves vers la frontière du nord de l'Italie et aurait pu aisément s'enfuir. Mais il ne le fit pas, et au lieu de cela, il revint piller des villes. C'est l'un des problèmes importants que l'on ne traite jamais dans le film. Pourquoi Spartacus n'a-t-il pas saisi cette chance de fuir la domination romaine? Est-ce que les buts de la révolution avaient changé? Avait-il perdu le contrôle de ses troupes? Cela, le script n'en parlait pas. Dans le film, il n'y avait qu'une astuce de scénario idiot où il se trouvait trahi par des pirates qui devaient l'emmener dans leurs bateaux.»

Poussons cette critique plus loin. Dans les faits, Spartacus, un Thrace capturé par les Romains en Grèce à l'âge de treize ans et vendu à Rome comme esclave, s'est effectivement évadé du camp de gladiateurs de Capoue (près de l'actuelle Naples), avec 78 compagnons en 73 avant Jésus-Christ. En deux ans, il s'est bâti une armée de 90 000 esclaves et a défait au moins cinq armées romaines avant d'être massacré en 71 avant J.-C. par les légions de Marcus Licinius Crassus. Spartacus fut tué au combat, mais les 6 000 survivants furent crucifiés le long de la route menant à Rome. Ce fut la première et la dernière révolte d'esclaves.

Outre les objections soulevées par Kubrick, signalons également l'insurrection des gladiateurs. Dans le film, la révolte semble se déclencher au moment où Spartacus constate le départ de Varinia. C'est un raccourci dramatique un peu facile qui détourne des véritables raisons de la rébellion (la mort du Noir Drago, les conditions de vie au camp et, qui sait, la soif de pouvoir des gladiateurs et la prise de conscience de leur position privilégiée?). Et puis, une révolte, ça se prépare. Sûrement, Kubrick aurait résolu ce problème de crédibilité. Mais Kubrick déroge lui-même à l'histoire en faisant crucifier Spartacus. Cela lui permet toutefois de créer une tension dramatique puissante jusqu'à la toute fin. De plus, il a pu inventer un moment d'émotion très fort, tout à fait en accord avec ses idées: pour éviter la mort de leur chef, tous les esclaves s'écrient: «Je suis Spartacus!». La perte de l'individualité au profit d'une entité nominale: typiquement kubrickien.

Par contre, Kubrick s'est admirablement tiré d'affaires avec les Romains. Les manigances et les intrigues qui se déroulent au Sénat cadrent parfaitement avec les préoccupations du réalisateur de *Paths of Glory*. Il s'agit là d'une description adéquate du contexte politique qui régnait à l'époque, au moment où les rivalités intestines allaient bientôt perdre la République, d'abord avec la formation du premier triumvirat (Crassus, César et Pompée), dix ans après la mort de Spartacus, puis avec l'instauration de l'Empire sous Auguste en 31 avant J.-C. La révolte de Spartacus constituait un prétexte idéal



pour Crassus qui cherchait à se faire du capital politique et à chasser les républicains du Sénat. La vision de Rome que Crassus expose à César s'accorde parfaitement avec la mythologie empreinte de superstitions que partageait la majorité des Romains.

Kubrick obtient des performances remarquables des acteurs britanniques qui campent les Romains. Fidèle à son habitude, il pousse le jeu au seuil de la caricature et du cabotinage, sans pour autant nuire à l'authenticité de l'interprétation. Il fait admirablement ressortir l'enjeu de chaque scène, en ayant recours à l'humour et à la dextérité de ses comédiens. Peter Ustinov arrive en tête de liste. Il vole la vedette à tout le monde, chaque fois qu'il apparaît. Il cabotine avec brio et possède un sens extraordinaire de la répartie. Ses scènes avec Charles Laughton sont les meilleures du film. Ustinov a amplement mérité son Oscar du meilleur second rôle⁽⁸⁾. Laughton ne laisse pas sa place pour autant. Il se délecte dans le cynisme étonnamment actuel du sénateur Gracchus. Laurence Olivier, pour sa part, bien que parfois trop théâtral, insufflé son autorité shakespearienne au général Crassus.

Le reste de la distribution est tout aussi imposant: Tony Curtis en esclave troubadour et poète, Herbert Lom en drôle de pirate, le formidable colosse noir Woody Strode et, bien sûr, la magnifique Jean Simmons qui réussit à nous faire croire à son personnage, grâce à l'intensité de son jeu. Mais *Spartacus* repose avant tout sur les épaules de Kirk Douglas qui soutient le film du début à la fin. Il s'est offert un rôle à sa mesure, c'est-à-dire plus grand que nature, confiant dans sa position de leader et convaincu de l'importance de sa mission de libérer tous les opprimés. La re-sortie de *Spartacus* ne pouvait tomber mieux pour Douglas qui s'est vu décerner, au printemps dernier, le prestigieux Life Achievement Award de l'American Film Institute, un prix qui récompense l'ensemble de sa longue et fructueuse carrière.

Spartacus est le genre de spectacle qu'il faut apprécier au moins une fois dans sa vie sur un écran de cinéma. Personne n'a les moyens de monter une entreprise semblable aujourd'hui. Ajoutez à cela la splendeur du 70mm, la qualité sonore du Dolby Stéréo et la carrure de la mâchoire au menton fendu de Kirk Douglas et vous aurez ainsi comblé une autre génération de cinéphiles. Trente années après sa sortie originale, *Spartacus* éblouit toujours. Connaissez-vous beaucoup de films des années 60 qui puissent rivaliser?

André Caron

(8) Spartacus s'est mérité quatre Oscars: photographie en couleur, direction artistique, costumes et second rôle masculin.

